Jean-Baptiste Milhaud, montagnard, comte de l'Empire

Annie Crépin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1962>

DOI : 10.4000/ahrf.1962

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 255-257

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Crépin, « Jean-Baptiste Milhaud, montagnard, comte de l'Empire », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 342 | octobre-décembre 2005, mis en ligne le 05 avril 2006, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1962> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1962>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Jean-Baptiste Milhaud, montagnard, comte de l'Empire

Annie Crépin

RÉFÉRENCE

Francis QUIERS, *Jean-Baptiste Milhaud, montagnard, comte de l'Empire*, Paris, Éditions historiques Teissèdre, Collection du Bicentenaire de l'Épopée Impériale, 2004, 433 p., ISBN 2-912259-87-8, 38 €

- 1 Le genre biographique est resté longtemps un genre mineur dans l'historiographie, quand il ne fut pas considéré avec dédain par les historiens eux-mêmes. Depuis plusieurs années et dans des registres divers, des auteurs ont contredit, qui avec bonheur, qui avec éclat, cette image négative.
- 2 C'est une très solide biographie de facture classique, fondée sur un ample éventail d'archives, que nous livre Francis Quiers à propos du conventionnel et général Milhaud. L'auteur est son lointain descendant, ce qui ne l'empêche pas de tendre constamment à l'objectivité et de faire œuvre d'historien sans hagiographie. À vrai dire, il s'agissait plutôt pour F. Quiers de démythifier la légende noire d'un « second couteau » - pour reprendre ses termes - de la période révolutionnaire et impériale, resté inconnu voire méconnu à tous les sens du terme dans son département natal, le Cantal ; l'auteur explique au cours de son ouvrage les raisons de cet ostracisme persistant. Ce faisant, le biographe a le grand mérite de ne pas se contenter de raconter la « geste » de Jean-Baptiste Milhaud dont la vie fut pourtant fort remplie, ni de lui rendre simplement justice mais aussi, en replaçant le personnage dans une perspective historique, de se livrer à une réflexion sur cette époque et sur la portée psychologique et sociologique nouvelle qu'elle donna à la destinée de bien des hommes, même de ceux qui restèrent au second plan.

- 3 Très classiquement aussi, l'ouvrage comporte trois parties de 433 pages, précédées d'un avant-propos de Th. Lentz et d'une préface de P. Miquel, qui correspondent aux « trois temps forts » de la vie de Milhaud.
- 4 La première partie s'intitule « 1791-1795. Le révolutionnaire ». Un prologue brosse le tableau d'une famille rurale en pleine ascension sociale dans la France de l'Ancien Régime, mais Milhaud, qui s'appelle encore Amilhaud, finit par se heurter irrémédiablement à la barrière des privilèges quand il veut entrer dans le génie de la Marine. Cet échec est cependant le signe d'une vocation militaire contrariée qui finira par s'épanouir. Très vite, Milhaud est acteur, et non des moindres, de l'époque de bouleversements qui s'ouvre ; d'abord dans le Cantal où l'auteur montre que Milhaud est déjà ce qu'il sera toute sa vie : homme d'action, « fonceur », parfois irréfléchi et impulsif, mais « tout d'une pièce » et sans calcul, ce qui finira par se retourner contre lui. Il se donne tout entier au processus révolutionnaire, ce qui ne l'empêche pas de monter un réseau politique. F. Quiers retrace avec bonheur l'activité de son héros en montrant la naissance de la politique moderne à partir d'un réseau de sociabilité de l'Ancien Régime. À partir de 1791, à la tête des gardes nationaux des campagnes environnant Aurillac et de la société populaire d'Arpajon-sur-Cère, sa commune natale, il parvient même à unir pour un temps les laboureurs propriétaires et les brassiers dans une « synthèse » toute jacobine. En fait, s'il joue un rôle prépondérant dans les « illuminations arpajonnaises », révolte paysanne anti-féodale du printemps 1792, il ne saurait être tenu pour responsable de l'assassinat d'un ancien magistrat, tenant de l'Ancien Régime, survenu au cours de l'explosion de fureur paysanne qui précède, ce que démontre impeccablement l'auteur en s'appuyant sur une étude minutieuse des documents. C'est pourtant cet épisode qui explique le fait que la réputation de Milhaud soit taboue dans le Cantal encore aujourd'hui.
- 5 Mais, dans l'immédiat, il acquiert une stature nationale en étant élu à la Convention au sein d'une députation qui, à part lui, Carrier et Lacoste de Mauriac, est modérée.
- 6 Ce sincère Montagnard, qui rejoint très vite le Comité de la Guerre de l'Assemblée et est régicide, va donner toute sa mesure au cours de trois missions, d'abord en tant que commissaire auprès de l'armée des Ardennes de mai à juillet 1793, puis comme représentant auprès de l'armée du Rhin d'août à novembre, enfin et surtout au cours d'une troisième mission décisive auprès de l'armée des Pyrénées-Orientales de décembre à septembre 1794, avec Soubrany, alors qu'il n'a pas encore trente ans. Ferme sans excès, malgré des proclamations bien dans la rhétorique de l'époque, énergique et efficace, il est le type même de ces hommes dont Michel Biard vient de dresser le portrait dans *Missionnaires de la République*. Il est dommage d'ailleurs que ce livre, dont l'historiographe de Milhaud confirme souvent les intuitions, ne soit pas cité dans la bibliographie. En même temps, il paie de sa personne dans les combats, avec courage, talent et modestie, nouveau signe de sa vocation militaire rentrée.
- 7 Faut-il suivre l'auteur quand il déplore, non l'action politique de Milhaud, mais le fait que cette activité l'ait écarté dans un premier temps d'une activité purement militaire qui lui aurait valu une carrière plus longue et partant plus fructueuse sur le plan des honneurs et quant à la rapidité d'accès aux grades les plus élevés ? Toutes choses qu'obtinrent des contemporains de Milhaud, notamment les futurs maréchaux d'Empire, alors que Milhaud n'était pas moins doté qu'eux d'éminentes qualités militaires. Les militants jacobins dont il fut particulièrement représentatif ne séparaient pas le combat dans la cité du combat aux frontières. Certes, cela lui valut de

se lancer dans la carrière militaire plus tardivement après des déboires consécutifs à Thermidor dont l'auteur retrace avec objectivité les péripéties ainsi que l'attitude de Milhaud qui ne fut pas indigne opportunisme même s'il ne fit pas preuve du courage sacrificiel de son ancien collègue Soubrany.

- 8 La seconde partie (« 1796-1814. Le guerrier ») est consacrée à la trajectoire de Milhaud dans les armées du Directoire, du Consulat et de l'Empire. N'ayant pas l'âge requis pour demeurer dans le conseil des Cinq Cents, il se « réfugie » au sein de l'armée où il devient rapidement professionnel de la guerre. L'auteur, lui-même ancien officier, décrit avec une minutie classique les opérations et les combats auxquels prit part Milhaud, et au cours desquels sa valeur, que F. Quiers juge supérieure à ses talents d'homme politique, se déploie à merveille. L'auteur rend pleinement hommage à ce guerrier né qui est un des rares cavaliers de l'Empire à avoir connu toutes les armes, celle des chasseurs, celle des dragons, celle des cuirassiers (mais seulement à Waterloo) et à avoir excellé dans chacune d'entre elles. Intégrant l'armée avec le grade de chef d'escadron, grade auquel il avait été élevé juste après sa nomination à l'armée du Rhin, il est général de brigade en 1800 et de division en 1807. Il prend part à la première campagne d'Italie, puis à celle de 1805 contre l'Autriche, combat les Prussiens et les Russes en 1806 et 1807. Il fait la guerre d'Espagne jusqu'en 1811 et celle de Russie comme attaché à l'état-major général. Il participe, désormais à la tête de corps d'armée, à la campagne d'Allemagne où, sur la route qui mène à Leipzig, il livre un éblouissant combat resté dans les annales de la cavalerie, puis à celle de France.
- 9 C'est tout de même dans une armée nouvelle que combat Milhaud et, s'il ne fait plus état de ses anciennes convictions jacobines et participe au coup d'État de Brumaire sans état d'âme auprès de Murat, auquel il restera attaché, c'est parce qu'il est convaincu que Bonaparte représente la Révolution et la nation. Bien sûr, on peut gloser, et l'auteur le fait avec pénétration, sur les différences qui apparaissent entre le célèbre portrait autrefois attribué à David, devenu plus célèbre que son modèle, et le tableau de Verhulst, daté de 1808, qui le représente en général napoléonien et comte d'Empire qu'il est devenu la même année. En tout cas, il fait preuve une nouvelle fois de son désintéressement et de son dévouement à la chose publique sur un autre plan. Ce meneur d'hommes était né pour servir et pour exécuter les visées plus larges d'autres hommes.
- 10 La meilleure preuve est qu'il se détourne de Napoléon quand celui-ci ne lui paraît plus représenter l'intérêt général. C'est le sujet de la troisième partie : « 1815-1833. Le réprouvé ». Il s'y trouve d'excellentes pages où l'auteur fait justice une nouvelle fois de la versatilité que d'aucuns ont reprochée à Milhaud à propos de son ralliement à la royauté restaurée. Celui-ci est plutôt le témoignage de sa loyauté au monarque dont notre héros veut croire en 1814 qu'il acceptera la France nouvelle. Cela ne lui vaut que des avanies, dont une mise à la retraite sans ménagement, en dépit desquelles il demeure ancré dans sa fidélité que ne contredit pas l'épisode des Cent-Jours. C'est Napoléon qui vient chercher Milhaud. Celui-ci s'estime délié de son engagement puisque le trône est vide et il sait en outre qu'il n'aura pas à combattre des Français. En fait, le succès est improbable mais il faut défendre la patrie en danger
- 11 La charge quasi désespérée des cuirassiers que mène Milhaud à Waterloo nous vaut un morceau de bravoure où l'auteur essaie de retrouver le ton épique de Victor Hugo qui l'a célébrée dans *Les Misérables*.

- 12 Beaucoup moins épiques seront les combats que l'ancien régicide, suspect aux yeux de la seconde Restauration, aura à livrer après la défaite et bien qu'il n'ait pas tardé à se soumettre. Atteint dans son honneur et même privé de sa Légion d'Honneur et aussi d'une bonne partie de ses ressources financières, et surtout chassé de l'armée même si le roi lui a fait obtenir un sursis à exil et qu'il a pu ainsi revenir très rapidement de Gand où il s'était réfugié, « le taureau d'Arpajon se montre comme à l'habitude pugnace et franc ». Mais c'est seulement l'avènement de Louis-Philippe qui lui rendra pleine justice en le réintégrant dans l'armée dans le cadre de la réserve. Cependant, il a durement payé, à tous les sens du terme, et aussi ses proches pour lesquels toute sa vie et sous tous les régimes il avait demandé ce qu'il n'exigeait jamais pour lui-même. Il pensera que son fils n'a pas fait la carrière militaire qu'il était en droit d'espérer à cause de son propre passé politique. Il n'aura pas le temps de voir son petit-fils devenir un militaire émérite sous le Second Empire puisqu'il meurt en 1833.
- 13 L'ouvrage s'achève sur une belle conclusion très nuancée en forme de bilan d'une vie, une série de cartes et un index bien venu. Le point sur lequel il faudrait faire des réserves est la bibliographie, du moins sa présentation qu'on aurait voulu thématique, alors qu'elle mêle les œuvres littéraires et historiques, et que certains ouvrages, celui de M. Biard, mais aussi ceux de B. Ciotti et de Ph. Bourdin sur le Puy-de-Dôme voisin qui auraient fourni d'utiles comparaisons, n'y figurent pas. Mais cette biographie, par ailleurs écrite avec clarté, est une œuvre de qualité.